

HENRI BOSCO

SABINUS

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

IRÉNÉE

LE QUARTIER DE SAGESSE

PIERRE LAMPÉDOUZE

LE SANGLIER

LE TRESTOULAS

L'ÂNE CULOTTE

HYACINTHE

LE JARDIN D'HYACINTHE

MALICROIX

SYLVIUS

LE ROSEAU ET LA SOURCE

DES SABLES À LA MER

SITES ET MIRAGES

ANTONIN

LE MAS THÉOTIME

MONSIEUR CARRE-BENOIT À LA CAMPAGNE

L'ENFANT ET LA RIVIÈRE

L'ANTIQUAIRE

LES BALESTA

LE RENARD DANS L'ÎLE

SABINUS

BARBOCHE

BARGABOT

SAINT JEAN BOSCO

UN OUBLI MOINS PROFOND

LE CHEMIN DE MONCLAR

L'ÉPERVIER

LE JARDIN DES TRINITAIRES

LE CHIEN BARBOCHE

MON COMPAGNON DE SONGES

UN RAMEAU DE LA NUIT

LE RÉCIF

TANTE MARTINE

UNE OMBRE

SABINUS

HENRI BOSCO

SABINUS

roman

nrf

GALLIMARD

JE DÉDIE
SABINUS
à mes amis
L. D. HIRSCH et ANNE HIRSCH

Nice 1956

PRÉAMBULE

Pour entrer plus facilement dans le vif du présent récit, il n'est pas inutile de savoir d'abord qui sont Les Balesta, ce qu'est le « don », comment on vit à Pierrelousse.

Les Balesta se divisent en deux branches : les Balesta Barca, de père en fils corsaires, et les Balesta de Pierrelousse, immigrés d'Italie au xviii^e siècle.

Des premiers descend Sabinus. Des seconds descendent Philomène, Melchior, Marcelin, Anicet, toute une opulente tribu à la fois agricole et pastorale, qui compte au moins une centaine de personnes. Philomène, l'aînée, la gouverne matriarcalement. Melchior, son frère et son préféré, a eu des malheurs. Il a aimé Elodie, fille des Comtes de Bruissane. Ils l'ont cruellement séparé d'elle, qui est allée mourir en religion. Pour se consoler, il a sculpté une Madone, à qui il a donné tous les traits d'Elodie et qu'il conserve près de lui pieusement. Mais, après un long célibat, devenu vieux, il se laisse séduire, pour son malheur, par l'étrange Ameline Amelande. Il l'épouse et en meurt.

Les deux branches des Balesta se sont perdues de vue depuis un siècle. Elles vont se retrouver grâce à Sabinus.

Le « don » est une puissance mystérieuse, attachée comme une Fatalité à la race des Balesta de Pierrelousse. Par le fait de cette puissance, dès que quelqu'un leur fait un tort, même minime, il est frappé cruelle-

ment. Ruine ou folie, maladie ou mort, c'est ce qui l'attend quoi qu'il fasse. Les Balesta n'y sont pour rien. Leur bonté est proverbiale. Ils supplient donc le Ciel de les délivrer de ce néfaste privilège. Le Ciel reste sourd. Mais, un jour, le « don » n'agit plus. Ameline, la plus dangereuse ennemie des Balesta, porte sur eux sa malfaisance, sans recevoir, contre toute attente, l'inexorable châtement. Elle pousse si loin le mal que les Balesta en arrivent à désirer une renaissance du « don », qui la punisse. Mais c'est en vain.

Au moment où commence le présent récit, sous la Restauration, les Balesta ont été dépouillés d'une partie de leurs biens, jusqu'alors indivis, par Ameline. C'est la part, exigée légalement, du défunt Melchior, son mari.

Les Bruissane sont morts, sauf peut-être leur fils Gaëtan-Lancelot. Il a disparu après l'entrée en religion de sa sœur Elodie. Depuis, plus de nouvelles. On le dit en pays lointains, sur les mers. Mais, « La Haute », par esprit de caste, espérant toujours son retour, entretient l'hôtel de Bruissane.

Pierrelousse est une toute petite ville, dont la population s'est hiérarchisée d'elle-même en trois classes : l'aristocratie, surnommée « La Haute » (elle habite, en effet, tout en haut de la ville, au lieudit « Mourreplat »), le bourgeoisie marchande, qu'on englobe sous le nom de « Centre », et qui se groupe dans le quartier, en effet central, de « L'Escandillade », le bon peuple, installé dans ce qu'on appelle « Le Bas », le long de la rivière.

La tragédie des Balesta se situe sur le « Mourreplat », près duquel ils ont leur demeure, « Trévignelles », et sur la place des « Aubignettes », un coin oublié de la vieille ville. Là, au N^o 6, habitait Melchior, tout seul. Au N^o 9, a vécu et est morte la vieille baronne de Rieste, chez qui Ameline Amelande était dame de compagnie. Cette Ameline, contre la volonté des Balesta, a épousé Melchior et a su détourner à son

profit, en plus des biens de son époux, l'héritage de la baronne.

Autre habitant de la place des Aubignettes, l'horloger Trigot. Contempteur enragé de tout et de tous, donc ennemi juré de Melchior, son voisin, à la fin pourtant il le sauve. Il a un chien Narcisse, son seul confident. Et Narcisse est vieux. Trigot aussi.

Sur la vieille place presque solitaire donne le couvent des Bénédictines.

I

Le temps passe, dit-on, c'est là une banalité, mais elle est commode et, sans aller plus loin, sans chercher mieux, nous nous en servons pour continuer ce récit.

Sur Pierrelousse il passa donc, mais comme il est toujours passé à Pierrelousse, sans éclat. D'où peu à peu cette monotonie qui fatigue, qui use et détruit les plus tenaces souvenirs. S'il ne les abolit pas, s'il en laisse quelque contour, une fumée, une ombre légère, ces vestiges ne suffisent plus à transmettre les émotions de tristesse ou de joie dont jadis les événements les avaient chargés. Ainsi, même si l'oubli n'est pas absolu, on perd ce qui faisait le prix du souvenir, ses vertus de bonheur ou de souffrance.

A Pierrelousse, il fallait d'ordinaire trois ans pour atténuer lesdites vertus dans les mémoires. Non pas dans toutes, certes, et nous le verrons, mais dans la plupart. Ce pays vit au jour le jour, et s'enchanté plutôt de ce qu'il est que de ce qu'il fut. Il s'en trouve bien. Quant à ce qu'il sera, il est trop satisfait de cette vie pour ne pas croire qu'il retrouvera, demain, le meilleur de lui-même et probablement mieux encore.

Ceci, je le note en hommage à la vérité, et sans reproche. Pierrelousse a de quoi se faire pardonner ce léger défaut. La faculté sentimentale qui la marque, c'est le don d'attendrissement. Or, comment en vouloir à une population qui, même oublieuse par prudence

innée, peut toujours devant votre peine trouver assez de sympathie pour s'attendrir? Qu'on me pardonne cette digression. J'ai pensé qu'elle aiderait à comprendre, pour ce que je vais raconter, l'esprit insouciant de Pierrelousse. Ceci dit, j'en arrive, sans plus tarder, aux événements.



Il se trouva donc, après le mariage, l'évasion et la mort du plus innocent de notre famille, qu'il ne se passa plus rien de notable à Pierrelousse. Si la douloureuse aventure de Melchior avait bouleversé la ville, celle-ci, par la force des choses, reprit ses habitudes. Elles l'inclinaient naturellement à la mesure. Or qui se mesure avec soin ne se risque pas volontiers hors des limites qu'il s'est établies une fois pour toutes. Il se contente de soi-même, qui se contente, s'il est bon, de peu. Car le peu est bon et même excellent, pour qui tient à la paix plus qu'à la conquête. Pierrelousse, dont c'était le cas, revint à son insouciance, à ses plaisirs modestes, à sa vocation d'oublier. Aucun fait anormal n'ayant arrêté ce retour à la nonchalance, l'apaisement se fit.

C'est-à-dire que tout se remit à vieillir, sans hâte, les maisons et les rues, la population et les arbres. Toutefois le vieillissement n'était pas égal dans tous les quartiers. Les uns résistaient mieux à l'usure du temps, les autres moins bien, sans qu'on sût pourquoi. Les Aubignettes ne changèrent pas. Elles étaient entrées si loin dans la vieillesse que rien ne pouvait plus les vieillir davantage. Et même, Melchior parti, disparue Ameline, un peu de vie s'y manifesta. Oh! bien peu!... Les Missouret, les Vidalet-Bargeotte, les Mègue, rats craintifs, que le scandale avait enfoncés dans leurs trous, maintenant se risquaient, comme au beau temps, à raser les murs. Sœur Bertille se laissait voir et montrait moins de hâte à traverser la place.

Sans aller jusqu'à bavarder avec Trigot (dont elle savait bien qu'il arrosait les fleurs semées jadis par Melchior pour l'amour des Bénédictines) elle laissait comprendre que ces soins délicats ne trouvaient pas la communauté insensible. Chaque semaine, à la saison des roses, ne faisait-elle pas un bouquet des plus belles, afin de le porter sur l'autel de la Vierge ?

Car Trigot, dont une heure au plus d'amitié avait suffi à transfigurer l'âme amère, Trigot cultivait à la fois cette amitié si merveilleuse et les roses semées par amour de Dieu.

Certes, il souffrait. C'était là son lot. Il n'eût pu sans souffrir mener son humble vie. Même au sein de ses joies modestes, il fallait qu'un peu de souffrance vînt le tracasser. Mais il souffrait avec tendresse, et, de cette inflexion du cœur, il tirait ce bonheur secret dont, chaque jour, il éprouvait timidement la jouissance. Car jamais il n'avait imaginé une telle joie pour son âme, au cours de sa vie solitaire.

Et il attendait.

A Pierrelousse, alors, tout étant rentré en quiétude, ceux qui attendaient étaient rares. Pour bien attendre, il faut attendre quelque chose, et, se jugeant comblés à leur mesure, les habitants de Pierrelousse n'avaient même pas le désir d'attendre. Du moins le commun vivait-il ainsi, sans besoin d'espérance. C'est une forme du bonheur qui tient ses vertus du sommeil. Mais on oublie que le sommeil cache de mauvais rêves, et qu'on se réveille, à la fin, secoué d'une main brutale, dans l'épouvante. Ou bien, ce qui est pis encore, on s'assoupit de plus en plus et, n'ayant rien à désirer, on désire ainsi l'abolissement.

Trigot, aux Aubignettes, résistait à la déchéance. Et, sans savoir ce qu'il espérait d'un lendemain vague, il en attendait un événement.

Il disait à Narcisse, qui vieillissait, hélas !

— Ecoute bien. Si tu entends quelque chose, la nuit, garde-toi d'aboyer. Eveille ton maître.

A s'entendre parler ainsi, je suppose (s'il eût compris) que Narcisse fût devenu aussi déraisonnable que ce maître. Mais Narcisse restait sensé et affectueux, de cette manière tellement touchante qu'ont les créatures pleines de bon sens pour celles qui, n'en ayant plus, n'en sont pas moins aimées.

Le 6 et le 9 étaient clos, une fois de plus. Pourtant, chaque mois, arrivait, pour deux ou trois jours, cette Chiquenarde vraiment haïssable, qui aérerait. Aérer est la grande affaire des absents. Quand on n'aère plus, c'est mauvais signe. Aérer marque le souci du retour et maintient comme un droit de présence précis.

Même après une longue absence, l'absent peut revenir sans étonner. On a oublié qu'il était parti, et on le revoit, s'il se montre avec précaution, comme s'il retournait d'un bref voyage.

A quoi sans doute avait réfléchi Ameline, si attentive à s'effacer.



Quand elle revint, au bout de deux ans, son retour ne souleva donc aucune surprise. Il n'était pas inattendu. Elle eut soin d'occuper le 9, où on avait pris l'habitude de la voir, au temps de la baronne. Un peu plus tard elle pénétra très discrètement dans la maison de Melchior. Elle redevint ainsi, en un mois, une figure naturelle aux Aubignettes. Elle s'y était faufilée entre chien et loup. De huit jours elle ne sortit pas de sa retraite. Puis, un soir elle fut une Ombre. Il ne fallut pas plus d'une semaine pour que cette Ombre prît un corps. On la reconnut. Haute, droite, flexible, vêtue de noir. De sa marche somnambulique, elle traversait la place, irréellement, au crépuscule. Elle allait ainsi, chaque soir, hanter la maison de Melchior.

De celle-ci, volets bien clos, ne s'échappait pas la moindre lueur. Ameline y restait longtemps; et sans

doute pour méditer avait-elle besoin de ces ténèbres. Elle les entretenait à dessein dans un lieu où, pendant vingt ans, on avait aimé surtout la lumière.

J'imagine que, dans cette nuit, ses grands yeux sans regard voyaient ce qu'ils n'eussent pu voir dans la clarté. Là même où Melchior, au temps de sa vie, avait été l'âme des choses, elle substituait, par sa seule présence, une force secrète au simple souvenir d'un mort trop léger. Peut-être cherchait-elle aussi le secret de cet homme qu'elle avait asservi à croire qu'il mourrait pour elle, et qui, au moment de mourir, avait glissé silencieusement hors de ses mains. Tant de force en tant de faiblesse et, à la fin, la victoire de cette faiblesse, il y avait là de quoi inquiéter même la plus inquiétante créature.

À mon sens, elle se disait que, malgré le succès de ses manœuvres, elle n'en avait conservé que les bénéfices tangibles, la possession des biens, l'usage trop banal des choses. Mais la domination de l'âme lui avait échappé. La puissance morale des Balesta, là-haut à Trévignelles, restait intacte. Melchior révolté en avait réparé la brèche, et, s'il en était mort, la noblesse de sa famille en avait reçu ce mystérieux sceau de grandeur qu'impriment les anges cachés au front des maisons qu'a frappées dramatiquement le Destin.

Ameline avait trop de contacts avec les dieux sombres pour ne pas tenir compte de leurs exigences et négliger les sacrifices dus à leurs autels. En leur honneur elle maintenait dans la nuit la demeure et le souvenir de Melchior. C'était là son offrande. Elle espérait recevoir en revanche quelque inspiration et quelque secours pour achever son détestable ouvrage.

Car elle restait sur un grave échec. Une volonté noire, inconnue de ce monde, se levait en elle. Il fallait qu'elle fît tomber la race tout entière qui lui avait arraché Melchior. C'est pourquoi elle était dans l'attente d'un événement favorable aux commencements de son entreprise.

Elle eût volontiers tenté quelque approche vers Trévignelles. Mais là veillait une prudence sans défaut.

Si Pierrelousse n'avait pas accordé beaucoup d'attention au retour d'Ameline, Trévignelles, vigilante et close, se tenait déjà sur ses gardes avec une méfiance inexorable. Philomène surveillait de haut les Aubignettes.

Et cependant, la pauvre! elle en avait reçu de rudes coups! La mort de Melchior lui avait été si cruelle que sa santé, jusqu'alors solide, en avait pâti. D'abord elle avait souffert de vertiges. Les soucis, les peines, les déboires, les besoins d'argent pour la succession, lui avaient valu ensuite une attaque. Ses jambes en étaient restées plus qu'à demi paralysées. Il fallait la porter dans un fauteuil. Malgré tout elle n'avait pas renoncé à monter avec les troupeaux dans les Alpes. On l'y transportait à dos de mulet, et là-haut, on dressait pour elle une grande tente tissée en poils de chèvre, à l'endroit le plus frais, le plus fleuri, près d'une source. Mais même dans ces lieux si purs, que de tristes pensées!...

...Jadis « le Don » frappait les ennemis des Balesta, malgré les Balesta, trop cruellement. Or maintenant, contre Ameline, qui avait mérité un châtement, il continuait à rester inerte. Bien mieux, c'étaient les Balesta qui depuis leur deuil avaient des malheurs. Les droits de l'indivis, les hypothèques, deux gelées en deux ans sur les amandiers et les vignes, des vendanges hachées de grêle, une épizootie qui avait tué cinq cents bêtes, Philomène paralysée! on eût dit, qu'impuissant à abattre notre ennemie le « don » avait retourné ses vertus malfaisantes contre ses anciens bénéficiaires. Mis en branle par l'événement contre la coupable Ameline, et s'étant heurté à un mur, il avait reflué sur les Balesta.

C'est du moins ce qu'il arrivait de penser à Philomène. Seule, dans son fauteuil, devant sa tente, tandis que son regard errait de vallée en vallée et qu'elle

HENRI BOSCO

Sabinus

Sabinus est un Balesta - comme Melchior, comme Philomène - mais un Balesta de la mer, un Balesta corsaire, de ceux qu'on a surnommés « Barca » dans la famille.

Ce vieil homme, ayant donc écumé les mers - Dieu sait comment ! - pendant une cinquantaine d'années, tombe un beau jour en Provence, à Pierrelousse, où ses lointains cousins, Balesta de la terre, vivent depuis deux siècles.

D'emblée, il s'installe dans la plus belle maison du quartier noble, celle des comtes de Bruissane. Et Pierrelousse stupéfaite apprend que celle-ci revient de droit à Christine, petite-fille du corsaire. Elle est, en effet, par son père, d'ailleurs disparu, une Bruissane.

Voilà Pierrelousse fort bouleversée.

Mais Ameline, la mystérieuse ennemie des Balesta, se réveille et essaye de séduire le vieux Sabinus. Coup droit porté à la famille. Réussira-t-il ?

Le pouvoir étrange qu'a celle-ci, « le don », pouvoir qui frappe tous ses ennemis, après une éclipse, renaît et exerce à nouveau, malgré eux, ses ravages.

D'où de nombreux événements et la reprise, jusqu'à son tragique dénouement, de ce drame qui opposait les Balesta à Ameline.

Mais « le don » garde son secret.

Le monde, d'ailleurs, est hanté, plus qu'on ne croit, de tels mystères. Il suffit d'en nommer un seul : celui du mal.

Et, peut-être, ici, peut-on le nommer...



9 782070 208715



57-VII A 20871 ISBN 2-07-020871-0

Extrait de la publication